

Chahrazâde et l'épée de Damoclès : Lecture d'un conte
des mille et une nuits / Randa Nabbout-Challita. —
Extrait de : Revue des lettres et de traduction. — N° 3
(1997), pp. 175-190.

I. Contes. II. Littérature populaire.

PER L1037 / FL70588P

CHAHRAZÂDE ET L'ÉPÉE DE DAMOCLÈS

LECTURE D'UN CONTE

DES MILLE ET UNE NUITS

Randa NABBOUT - CHALLITA
Université Saint-Esprit de Kaslik

Le Marchand et le Djinn*

Un marchand fort riche dut un jour se rendre dans une contrée lointaine où il avait affaire. Il s'arrêta au pied d'un noyer pour se reposer et retira de son sac une poignée de dattes qu'il mangea en jetant les noyaux tantôt à gauche, tantôt à droite. Soudain un djinn surgit devant lui, un sabre dégainé à la main et le menaçait de le tuer parce que, prétendait-il, son propre fils est mort à cause d'un noyau que le marchand a dû jeter en mangeant. Le marchand supplia, rien n'y fit. Il put cependant à force de lamentations et d'invocations obtenir un an de délai pour régler ses affaires terrestres.

Au bout d'une année, le marchand se rendit donc sur les lieux du rendez-vous fixé par le djinn où il rencontra successivement trois vieillards qui proposèrent de l'aider en racontant chacun son histoire étrange et merveilleuse au djinn afin d'obtenir chacun le tiers de la vie sauve du marchand. Le djinn se contenta de ces trois récits et laissa la vie sauve au marchand.

A travers la légende-alibi qui ouvre les *Mille et une Nuits*, la femme, Chahrazâde, cherche à libérer ses semblables en se posant

* Dans les *Mille et une Nuits*, Traduction René Khawam, Edition Phébus 1992, Paris, pp. 77 à 110.

comme le bouc émissaire de la condition féminine. Face à elle, Chahrayâr, l'homme blessé dans son honneur qui représente toute la race des hommes blessés dans leur honneur (de Chahrayâr à Othello). Chahrayâr est un roi et donc un homme dont la condition se situe en dehors du commun des mortels.

Ce qui nous intéresse spécialement à ce niveau, c'est le droit de vie et de mort qu'il exerce sur ses sujets et notamment sur la femme sur laquelle s'ouvre le récit comme étant l'origine du mal. Car c'est justement là que se place Chahrazâde au début du récit: une sorte de femme martyre qui se propose de comptabiliser et en même temps de recevoir les coups ou les sautes d'humeur d'un roi, non seulement par amour du risque ou de la mort, mais parce qu'elle se trouve elle aussi dans une situation très particulière: elle est la dernière représentante d'une race en voie de disparition, à savoir, la femme. Elle se considère en tout cas comme la dernière femme qui peut arrêter la folie meurtrière de Chahrayâr, la seule qui ne veuille pas rester indifférente au sort de ses semblables et qui veuille agir en refusant de tenir compte du vieux proverbe populaire que lui a si bien rappelé son père le vizir: «Si j'étais resté à ne rien faire, aucun indiscret ne serait venu troubler ma quiétude.»¹

En nous fiant à l'idée que chaque récit des *Mille et une Nuits* illustre, ou tout au moins garde en mémoire l'histoire-alibi tout entière de cet ouvrage, nous allons prendre un conte-témoin: *Le Marchand et le Djinn*² afin de répondre à certaines questions que suscite la lecture de ces *Nuits*.

La première question qui nous vient à l'esprit est peut-être celle-ci: dans cet espace de jeu - parce que c'en est bien un et nous y reviendrons - qui joue à quoi et quelle est la règle du jeu? Qui

(1) Les *Mille et une Nuits*, t. 1: Dames insignes et serviteurs galants. p. 56. Traduction René Khawam, édition Phébus, 1992 Paris.

(2) Les *Mille et une Nuits: Le marchand et le djinn* pp. 77 à 110. Ed. Phébus, op. cit. ou aussi cf. *Conte du marchand et du démon* dans les *Mille et une Nuits* pp. 53 à 68, Ed. de Jamal Eddine Bencheikh et André Miquel, Folio 1991 Paris.

emprisonne qui dans le récit ou dans la lampe merveilleuse? Pourquoi et en faveur de qui le bourreau devient victime et vice versa? Qui contrôle et limite le temps de la parole et de quelle nature est cette parole: prisonnière, meurtrière ou au contraire salvatrice?

Le lecteur ne tarde pas à se rendre compte de la nature de ce jeu, car malgré tout, le scénario de djinns et démons, de farces et de ruses, de potions magiques et d'antidotes, de gazelles, de mules et de chiens, ce jeu n'est pas un vrai jeu d'enfants parce que tous les figurants jouent avec la mort dans le but de ne pas échouer, en divertissant tantôt un roi ennuyé et blessé dans son honneur, tantôt un djinn qui joue avec le sang et qui gardera leurs vies prisonnières au marchand et aux trois vieillards jusqu'à ce qu'ils puissent satisfaire son goût du merveilleux. Les trois vieillards se trouveront donc embarqués avec le marchand dans cette histoire d'un djinn fou aux goûts fins puisqu'il demande à écouter du merveilleux, tout comme Chahrazâde se trouve acculée à monter nuit après nuit d'un credo en racontant, elle, à un roi fou et ennuyé, le bizarre, l'étrange et le merveilleux, l'épée de la mort suspendue au-dessus de sa tête: raconte ou tu meurs!

Mais qui est cette Chahrazâde dont la parole ne doit pas s'arrêter et dont la source ne doit pas tarir au risque de voir sa tête transpercée par une épée? Pourquoi ces trois vieillards (symbole de sagesse?) devraient-ils racheter, au prix de la parole, la vie du marchand à un djinn?

Tout comme les trois vieillards essaient de détourner l'attention du djinn par leurs récits merveilleux, Chahrazâde, tout au long de ces nuits va essayer de guérir la folie meurtrière d'un roi afin de s'épargner à elle-même et aux autres femmes sa folie.

Voilà la belle tâche: être condamné à savoir raconter des histoires ou à savoir tout court!

Un marchand s'amusait donc à jeter les noyaux de ses dattes à gauche et à droite et voilà que, par cette action, il devient, sans le savoir, responsable de la mort d'un enfant-djinn. Nous avons l'impression d'assister à un théâtre de marionnettes à thèmes pour enfants où le thème éducatif serait de ne pas jeter de peaux de bananes

par terre pour ne pas tout d'abord salir l'environnement et ensuite pour ne pas provoquer des accidents de glissade pour les autres.

Tout se passe aussi comme dans un jeu de monopoly: au cas où on fait une erreur (en étant distraits ou en nous amusant avec les noyaux des dattes) nous allons à la case prison ou nous sommes passibles d'une sanction.

Dès le départ, les règles du jeu sont précises: «Il faut absolument que je te tue comme tu as tué mon fils» car «on répond au meurtre par le meurtre»³, dit le djinn au marchand. Tout est clair et se passe comme dans la logique des enfants dans leurs jeux: tu me donnes un coup, je t'en administre un sur le champ et nous sommes quittes.

Le marchand va argumenter pour sortir de cette situation: il essaie tout d'abord la fibre de la religion: «Il n'y a de puissance et de force qu'en Dieu le très-Haut, le très-Grand! Si j'ai tué ton fils, je ne l'ai tué qu'à la suite d'une erreur, je souhaite que tu me pardonnes»⁴. Mais quand le langage du pardon échoue, le marchand change de stratégie: il récite une poésie sur l'orgueil de l'homme qui risque de le briser:

*«Le temps est composé de deux jours,
l'un offrant la sécurité et l'autre la menace;*

.....

*Ne vois-tu pas que le vent
lorsqu'il souffle en tempête,
ne brise que la partie la plus élevée
des arbres?*

Bien que ces vers aient une action prémonitoire pour la suite du récit, ils amadouent le djinn sans le faire fléchir:

*«Les nuits ont fait la paix avec toi
et par elle tu t'es laissé tromper,
c'est quand elles ont établi la sérénité
qu'arrive le trouble.»⁵*

(3) *Les Mille et une Nuits*, op. cit. p. 79.

(4) *Ibid.*, p. 79.

(5) *Les Mille et une Nuits*, op. cit. p.80 et 81.

Le passage à la ruse arrive comme une solution fatale et c'est de cette manière que le marchand va gagner du temps, un temps nécessaire à sa survie: «Ne m'accordes-tu pas un délai, que j'aie fait mes adieux à ma famille, à mes enfants, à ma femme...avant de revenir vers toi me faire mettre à mort?»⁶ L'ifrite ou le djinn lui demande alors quelle est la limite du délai qu'il voudrait avoir. Et le marchand de rétorquer: «Une année entière».⁷

Le récit nous fait plonger dans un jeu anecdotique où le marchand a l'air de dire au djinn: «Ne t'en fais pas, je reviendrai dans un an et tu me tueras, il faudrait auparavant que je règle mon testament et mes droits de succession, tout simplement.» Ce jeu avec la mort, nous le retrouvons souvent dans les contes de fées où, à titre d'exemple, la mauvaise sorcière, Maléfice en l'occurrence, donne seize ans de vie à Blanche Neige.

C'est donc par la ruse, doublée d'un savoir et d'une sagesse non négligeables que le marchand a pu jeter une étincelle - venant de la même braise que Chahrazâde a utilisée avec Chahrayâr - et allécher ainsi le goût du djinn à écouter des histoires ou à écouter tout court c'est-à-dire à prêter l'oreille à quelque chose qui se dit en vue d'entendre raison comme c'est le cas justement ici et ailleurs dans les *Nuits* de Chahrazâde.

La clé de la ruse ou la ruse-clé est la phrase suivante que prononceront tour à tour les trois vieillards qui eux, ont vite compris le côté enfantin et, disons-le, humain du djinn: «Si je te raconte mon histoire et ce qui m'est advenu avec cette gazelle, et que tu constates que mes aventures ne sont pas moins étranges, pas moins merveilleuses, pas moins étonnantes que celles du marchand que voici, m'accorderas-tu en don gracieux le tiers de la peine exigée par le crime de cet homme et par la faute qu'il a commise?»⁸

(6) Ibid., p. 81 et 82.

(7) Ibid., p. 82.

(8) *Les Mille et une Nuits*, op. cit. p. 87.

Le «je veux bien »⁹ du djinn marque son consentement à jouer le jeu (d'écouter).

A ce niveau-là, la situation se retourne complètement et le djinn revient à la case départ: il écoute. Les trois vieillards vont en quelque sorte acheter son silence en lui ouvrant la boîte à merveilles du récit: Ceci est le prix de cela.

Or, quel est le contenu des trois récits de ces trois vieillards? Trois adjectifs résument ce contenu: l'étrange, le merveilleux et l'insolite. Dans la première comme dans la deuxième et la troisième histoire, l'accent est mis sur le merveilleux:

«Sache, ô djinn, que cette gazelle est la fille de mon oncle paternel...qui est devenue par la suite ma femme...»¹⁰

«Ô djinn...ces deux chiens sont mes frères...»¹¹

«Apprends, ô Sultan, ô roi suprême des djinns, que cette mule que tu vois là était ma femme.»¹²

Mais le merveilleux n'est qu'un alibi pour rentrer dans le monde du djinn ou aussi dans l'imaginaire d'un enfant pour lui faire comprendre et aussi apprendre certaines choses ou certaines règles de valeur. Rien de plus rien de moins que les Fables de la Fontaine: quand tu as un fromage à la bouche, ne l'ouvre surtout pas comme l'a fait le corbeau stupide. La leçon des trois vieillards est la même: il ne faut pas se fier et faire confiance totale même à ses parents les plus proches, un certain scepticisme qui relève de l'intelligence est nécessaire dans la vie de chacun.

Par ailleurs, le djinn qui était supposé, tout comme Chahrayâr, limiter lui-même le temps de la parole ou le temps du récit, devient celui qui subit, avec émerveillement, le récit et le temps du récit. Dans

(9) Ibid., p. 87.

(10) Ibid., histoire du premier vieillard: *Cœur stérile*.

(11) Ibid., histoire du deuxième vieillard: *Cœurs ingrats*.

(12) Ibid., histoire du troisième vieillard: *Cœurs gourmands*.

les trois contes des vieillards, le djinn ne place même pas un mot: il écoute aussi docile qu'un enfant. C'est bien lui qui provoque le récit en se posant comme un Dieu absolu et comme le maître de la parole. Mais au moment où commence le récit, il se retire à l'extérieur.

C'est tout à fait ce qui se passe avec Chahrayâr: lui le maître absolu de la parole et du temps de la parole, est relégué en dehors du récit. Chahrazâde qui cherchait mille et une ruses pour le convaincre d'écouter, devient, dès qu'elle jette les dévolus du récit sur lui, celle que Chahrayâr lui-même supplie de ne pas s'arrêter de raconter.

Le djinn, tout comme Chahrayâr, devient celui qui attend l'histoire et il sera bien servi: des humains se transforment en animaux à cause de leur méchanceté. Une femme trahit son mari et sera transformée en gazelle -c'est là une illustration directe du thème qui cadre les *Mille et une Nuits*- «je découvris mon épouse au lit avec un serviteur»¹³. Une autre femme trahit la confiance de son mari en transformant sa deuxième épouse et le fils qu'il a eu de celle-ci, successivement en vache et en veau puis cherche à les faire immoler sous leur forme animale¹⁴. Là aussi le lecteur est bien servi en histoire de femmes traîtresses. L'histoire du deuxième vieillard est celle de la trahison de deux frères de leur frère aîné qui est le vieillard lui-même¹⁵.

Ces histoires de djinns et d'ifrites interviennent dans un cadre de contes de fées où ruses et stratégies tirent les uns d'affaire et plongent les autres dans l'embarras dans un monde où tout est arrangé: nous avons, d'un côté, les bons qui sont justes et, de l'autre, les méchants ou injustes à combattre. C'est souvent les bons qui l'emportent avec le coup de pouce nécessaire des forces surhumaines sous la couverture de la religion qui tolère les bons ifrites comme étant des forces du bien (quand ils rétablissent l'ordre) ou des repentis.

(13) *Les Mille et une Nuits*, op. cit. histoire du 3ème vieillard. p. 105.

(14) *Ibid.*, histoire du 1er vieillard. pp. 87 à 95.

* Nous reviendrons sur ce côté de l'image de la femme dans les *Mille et une Nuits*: Traîtresse, infidèle et perfide.

(15) *Ibid.*, histoire du 2ème vieillard. pp. 95 à 104.

Tout contribue donc à faire des *Mille et une Nuits* une histoire d'enfants et une histoire pour enfants. La limite qu'atteint souvent le surnaturel est légitimée par un folklore et des coutumes ancestrales qui ne dérangent pas souvent la religion.¹⁶ C'est ce mélange des genres qui fait toute la poésie douce, enfantine et, disons-le, instructive des *Mille et une Nuits*. C'est là le côté frais des *Nuits* de Chahrazâde.

Mais si l'on retient bien la leçon des trois vieillards selon laquelle tout ce qui brille n'est pas or et selon un autre code de la lecture, nous sommes confrontés à d'autres questions qui restent en suspens dans les *Mille et une Nuits*. Il est vrai que les personnages jouent, dansent et se nourrissent de surnaturel et de merveilleux mais ce n'est pas tout.

Reprenons le conte du *Marchand et du djinn*. Bien que les trois vieillards expulsent le djinn du récit (qui est le champ de bataille selon laquelle celui qui parle plus vit plus longuement), cette expulsion n'est que temporaire parcequ'elle est inscrite entre deux temps dont le djinn est le seul maître: il provoque la parole et il la sanctionne. S'il se retire du temps du récit, il y est toujours omniprésent pour pouvoir mieux le sanctionner. Il en est d'ailleurs le seul juge: «Je t'accorde en don le tiers de la vie de ce marchand»¹⁷, dit-il au premier vieillard quand celui-ci achève son récit.

Il est vrai aussi qu'on peut jouer tant qu'on veut à l'intérieur de chacune de ces trois histoires que racontent les vieillards. Mais le verdict - auquel est d'ailleurs soumise Chahrazâde elle aussi avec Chahrayâr- sort de la bouche du djinn (et de celle de Chahrayâr). Ceci est une façon de rappeler les joueurs à l'ordre au cas où ils se prendraient beaucoup à leur jeu. La sanction ou la sentence qui les

(16) Dans l'histoire du 1er vieillard, la fille du pâtre qui voulait redonner sa forme humaine au veau supposé être le fils du maître, dit:... «sors de cette forme et prends celle d'un être issu d'Adam avec la permission de Celui qui a fait toutes les créatures». *Les Mille et une Nuits*, op. cit. p. 94.

René Khawam pense qu'il s'agit là d'une formule de magie licite comme il en existe beaucoup dans les manuscrits arabes traitant de cet art.

(17) *Les Mille et une Nuits*, op. cit. p. 95.

attend au bout du récit donne à leur jeu une autre dimension plus grave, celle d'un jeu avec la mort

De ce point de vue, toute cette mise en scène est là pour sauver un marchand jugé injustement (ou à la limite très sévèrement) par un djinn dont la sanction est tout simplement une mise à mort. Le djinn ne manque pas du tout de sérieux quand il menace le marchand dont la vie peut être sauvée par trois histoires et le résultat n'est pas du tout garanti. Il faudrait bien trois tiers de vie pour en faire une complète. Entre-temps, le marchand doit re-gagner sa vie à la sueur de son front et avec l'aide(providentielle) de ces trois vieillards.

Pénétrons un peu plus à l'intérieur de ces trois histoires dont les titres en disent long sur le contenu: *Cœur stérile*, *Cœurs ingrats* et *Cœurs gourmands*. Une seule constante les caractérise: c'est la trahison de la femme et cette constante épouse de très près l'histoire-alibi des *Mille et une Nuits*.

Même dans *Cœurs ingrats* où elle n'est pas directement mise en jeu, l'image de la femme y est négativisée puisqu'elle est avilie au rang d'une «servante vêtue d'habits fort méchamment usés et déchirés...»¹⁸ et s'avère finalement relever de la race des bons ifrites et non des humains.

Dans *Cœur stérile* qui est l'histoire du premier vieillard, la femme n'est jamais reconnaissante bien qu'elle ait été très bien traitée par son mari: «...durant ces trente années, je me suis toujours bien conduit avec elle...»¹⁹, mais elle n'a jamais pu sortir de sa jalousie: «...ma femme jeta un sort à la mère du garçon, qu'elle transforma en vache»²⁰.

Elle est menteuse: «Ton épouse est morte »²¹, répondit-elle à son mari pour le détourner complètement de celle-ci. La femme est aussi machiavélique et rusée: elle oblige son mari à sacrifier la vache qui est

(18) Les *Mille et une Nuits*, op. cit. p. 100.

(19) Ibid., p. 88.

(20) Ibid., p. 88-89.

(21) Les *Mille et une Nuits*, op. cit. p. 89.

en réalité sa deuxième femme ensorcelée. Elle est perfide et tyrannique: rien ne l'arrête dans ses desseins .

Pour tout cela, cette femme est punie: elle est transformée en gazelle. Et même sous cet aspect animal, elle continue à servir à quelque chose dans *Cœurs ingrats*: «Puisqu'elle est destinée à vivre en notre compagnie et à partager notre vie, il vaut mieux qu'elle se présente sous la plus agréable apparence»²². En somme, la femme est réduite littéralement dans ce conte à un «animal de bel aspect»²³.

A ce niveau de la lecture, toute innocence est rejetée par ce débit de mépris. Le récit est réduit à sa forme la plus crue. Souvent dans les *Nuits*, le récit manifeste cache un récit latent ou du moins essaie de le cacher. Dans *Cœurs ingrats* qui est le deuxième conte, la femme apparaît vers la fin de l'histoire pour sauver le brave homme martyrisé par ses deux autres frères.

Là aussi, le schéma concernant la femme n'est pas des plus édifiants. Elle y apparaît sous une forme salvatrice parce qu'elle prononce ces trois expressions-clefs de l'avilissement le plus total «je suis prête à te suivre», «prends moi avec toi» et «je te fais don de ma personne»; le tout étant bien sûr couronné par une couverture légale: «je suis prête...à devenir ta femme». La situation aurait été relativement compréhensible (une femme qui aime un homme et qui est prête à le suivre) si on n'apprenait pas la suite. Cette femme nous est en effet présentée ainsi: «une servante vêtue d'habits fort méchamment usés et déchirés...» qui lui «baisa la main»²⁴.

Pour pouvoir sauver un homme en difficulté (ou porter secours à un homme malade, toutes sortes de maladies confondues), il faudrait une femme qui tombe en loque ou littéralement -puisque la scène se passe dans un port- qui se noie (ou aussi qui noie sa personne).

(22) Ibid., p. 94.

(23) Ibid., p. 94.

(24) Ibid., p. 100.

Dans *Cœurs gourmands*, l'histoire se superpose complètement à celle de la légende -alibi du roi Chahrayâr: un homme trahi par sa femme tout comme un roi trahi par la sienne. Dans cette histoire du troisième vieillard, celui-ci emprunte les mêmes mots qu'utilise Chahzamane, le frère de Chahrayâr, pour décrire le lit de la trahison conjuguale: «J'entrai donc et montai à l'étage...où je découvris mon épouse au lit avec un serviteur noir hideux à faire peur, tous deux fort occupés à jouer, à rire, à minauser, à s'embrasser et à s'exciter mutuellement au plaisir»²⁵

Mais c'est la femme qui gagne (momentanément) et reprend la situation en main: elle asperge le visage de son mari d'une eau magique en hurlant: «Sors de cette forme humaine, et prends donc la forme d'un chien »²⁶. Il n'y a apparemment aucun divertissement à voir un homme se transformer en chien, un homme innocent et attentionné de surcroît puisque «sur le chemin de retour, [j'] eus soin d'acheter pour l'offrir à [ma] femme tout ce que [je] pus trouver de plus coûteux »²⁷.

Qu'un mari aussi attentionné et fidèle finisse par habiter la peau d'un chien est une chose qui n'est ni acceptable ni supportable. Il le dit lui-même: «Chaque fois que les chiens me voyaient, ils aboyaient contre moi, ils hurlaient, m'assaillaient féroceement et me mordaient. Je fus ainsi en proie à la peine la plus cruelle, aux épreuves les plus pénibles... livré aux tourments de la faim et de la soif, ne buvant que dans les écuelles...»²⁸.

Sans vouloir tirer la moralité de l'histoire, voilà exactement à quoi aboutit le sort d'un homme qui se fie à une femme: il est littéralement réduit à mener la vie d'un chien errant.

Heureusement, la femme est celle qui tue mais c'est aussi celle qui sauve. Le troisième vieillard fut donc sauvé par une femme. Cette

(25) *Les Mille et une Nuits*, op. cit. p. 105.

(26) *Ibid.*, p. 105.

(27) *Ibid.*, p. 104.

(28) *Ibid.*, p. 106.

dernière, le récit le dit si bien, peut sauver parce qu'elle est respectueuse de la religion et des coutumes ancestrales: «Père, dit-elle au boucher (qui a pris sous sa protection l'homme-chien et l'a amené chez lui), ce que tu fais n'est ni injuste ni convenable. Depuis quand laisse-t-on entrer chez nous des hommes à l'improviste?»²⁹ Pour répondre au désir de son père de sauver l'homme du sortilège jeté sur lui, elle répond: «Avec amour et respect je t'obéirai»³⁰

Le conte du *Marchand et du Djinn*, tout en badinant avec le surnaturel et le merveilleux, débouche donc sur une grande question, celle de la femme: qui est cette Chahrazâde qui joue à prendre, en les imitant ou en s'identifiant à elles, le rôle de toutes les femmes?

A l'image de Chahrazâde qui promulgue le savoir à un roi désenchanté et ennuyé, qui peuple les nuits d'un roi meurtrier et sanguinaire et qui est rusée plus que ne le permettent les règles de la ruse, vient se rajouter l'image de la fille du boucher qui sauve et qui guérit en s'y superposant pour un moment.

André Miquel, dans *Sept contes des Mille et une Nuits*, pense au-delà de Chahrazâde -et de toutes les femmes dont les traits sont ceux de la femme idéale- à l'image de la femme telle que la voudrait «une saine interprétation de l'Islam.»³¹ Miquel décrit cette femme qui, dit-il, est «l'image de Chahrazâde, cultivée au-delà de tout ce qu'il est permis d'imaginer, soumise au roi, prise d'abord comme simple et éphémère mercenaire du plaisir, victorieuse au bout du compte et mère elle aussi puisqu'elle présentera au roi les enfants qu'elle a eus de lui tout au long de ces *Mille et une Nuits*, en un mot: femme triomphante et épanouie»³².

Mais qui est cette Chahrazâde dont la parole ne doit pas s'arrêter et la source ne doit pas tarir au risque de déplaire au roi et de voir sa tête transpercée par une épée?

(29) Les *Mille et une Nuits*, op. cit. p. 106.

(30) Ibid., p. 107.

(31) André Miquel, *Sept contes des Mille et une Nuits*, p. 30 éd. Sindbad, Paris, 1987.

(32) Ibid., p. 30.

Si Miquel voit en elle une «femme épanouie», Jamel Eddine Bencheik parle dans les *Mille et une Nuits* de «la présence virile de la femme» -dont Chahrazâde est la représentante- qui «mène les choses jusqu'au bout, se bat, affronte». Pour lui, «la femme va jusqu'au bout du destin, elle conduit la passion amoureuse jusqu'à son terme. Elle seule affronte la mort.»³³

Le conte du *Marchand et du Djinn* illustre en effet un savoir certain de la femme qui touche les limites d'un pouvoir surnaturel. Comme un alchimiste, la femme transforme non seulement l'apparence des choses mais aussi la réalité profonde et la logique des choses (l'homme qui devient un chien). Elle est en relation avec les forces du mal, comme elle peut être en relation avec les forces du bien puisqu'elle prend souvent la forme de djinns et d'ifrites et donc de forces surhumaines.

Tout émane de la femme dans les *Nuits* et tout tourne autour d'elle. Mais qu'en est-il de la présence de l'homme dans cet espace féminin?

Reprenons encore les trois contes des vieillards: dans *Cœur stérile*, une femme est l'origine du mal, une autre répare le mal et se pose comme fondatrice du bien puisqu'elle (la fille du pâtre) arrange toute la situation et fait reprendre sa «forme humaine» au fils supposé mort (ou aussi perdu et retrouvé!)

Dans *Cœurs ingrats*, c'est aussi une femme qui sauve l'un des trois frères et c'est celle-là même qui punit les deux autres en les transformant en deux chiens. De même, dans *Cœurs gourmands*, si la femme du marchand transforme celui-ci en chien incarnant ainsi la force du mal, c'est une autre femme, la fille du boucher, qui règle à la fin la situation et redonne au marchand sa forme humaine.

Une vue d'ensemble sur le conte du *Marchand et du Djinn* laisse supposer que c'est la femme qui détruit et que c'est elle aussi qui

(33) Jamel Eddine Bencheik dans un entretien in *Qantara*, magazine des cultures arabes et méditerranéenne, Paris, janvier 1996.

construit, c'est elle qui fait la pluie ou le beau temps et que c'est autour d'elle que tout se joue, aussi bien le divertissement -du djinn et de l'homme- que les jeux et les enjeux moins innocents et plus durs à assumer. C'est elle qui assure et joint l'utile à l'agréable au très haut risque de voir, au cas où baisse son attention ou son endurance à raconter, l'épée se rompre au-dessus de sa tête.

Ce rôle premier et magnifié des femmes dans les *Mille et une Nuits* est très justifié quand on se place du côté de ces femmes cloîtrées dans leur harem, en proie surtout à l'ennui mais aussi à l'autorité du mâle -père, frère, mari-. Ainsi, pour mieux maîtriser le monde, les femmes, représentées par Chahrazâde, réinventent un monde qui répond mieux à leur code et à leur propre échelle de valeurs³⁴.

Il n'y a pas de doute qu'il y a un jeu et un jeu à but instructif au-delà des *Milles et une Nuits* et que c'est la femme qui en est l'instigatrice et la gardienne, tout comme le djinn ouvre le récit des trois vieillards en le provoquant, en délimite les histoires et distribue la ou les sanctions qu'il juge adéquates. L'image de Chahrayâr n'y ajoute absolument rien à celle du djinn dans ce récit sauf peut-être une image désespérée de l'homme qui pleure sans arrêt -les djinns, eux ne savent pas pleurer!-

En effet, l'effort que fournit Chahrazâde pour plaire à Chahrayâr mais surtout pour ne pas mourir, est énorme dans les *Mille et une Nuits*. A part sa fonction de bibliothèque ambulante, elle est tour à tour hakawati (conteur au masculin parce que ce métier était réservé aux hommes), clown, commédienne et jongleur aux mille tours. Elle doit ruser pour avoir l'enfant et en même temps elle doit bien respecter les traditions ancestrales et aussi refléter une très bonne éducation

(34) En réalité, les *Nuits* sont gorgées de femmes savantes et épatantes rompues aux sciences les plus dures, à l'art, aux lettres et à la poésie qui rivalisent avec l'homme et le surpassent: Chahrazâde mais aussi Tawaddud la servante qui a ébloui par ses connaissances et son savoir immense la cour des intellectuels du calife Hârûn ar-Rachid et à laquelle est consacrée une étude approfondie de Claudine Gerresh, "Un récit des *Mille et une Nuits*: Tawaddud, petite encyclopédie de l'Islam médiavale", dans Bulletin de l'institut fondamental d'Afrique noire XXXV (1973) p. 57-175.

religieuse. Un seul geste faux de sa part et l'épée lui ouvre une brèche dans la tête.

Quel plaisir peut éprouver une Chahrazâde (et toute femme derrière elle) d'être le joueur et son double? En d'autres termes, quelle peut être la dimension de la solitude de Chahrazâde quand la vie est pour elle un monologue!

A voir la situation dans laquelle vit la femme arabe -ou orientale parce qu'elles partagent à peu près le même sort-, nous sommes enclins à opter plutôt pour cette conclusion. Parce que par-dessus sa tête plane l'incertitude de l'épée qui peut rompre à n'importe quel moment du fait qu'elle n'a pas l'indépendance économique ni l'indépendance tout court d'un être pouvant vivre et s'assumer seul, parce qu'à n'importe quel moment Chahrayâr peut prononcer le verdict de sa mort, que Chahrazâde vit dans l'incertitude d'une situation précaire.

En effet, ce n'est que par la ruse³⁵ doublée d'un savoir immense qu'elle doit se faufiler pour sauver sa vie. Chahrazâde et derrière elle la femme arabe, au risque de voir leur tête tranchée, serpentent au lieu de marcher tout droit. C'est là la rançon qu'elles payent pour rester vivantes. La consolation? Oui, il y en a une. C'est d'avoir accès au savoir et à la connaissance et c'est là une sorte de sublimation qui va leur ouvrir le chemin de l'épanouissement personnel. Chahrazâde qui promulgue le savoir se surpasse et devient l'Histoire. En réveillant l'histoire endormie, elle arrange le monde comme elle souhaite qu'il soit, elle le réinvente et accède au rang de créatrice. C'est à ce prix-là -de la création littéraire-que le marchand (aidé des trois vieillards)

(35) Pour Malek Chebel, connu pour ses travaux sur le monde arabe et sur l'Islam, «...la ruse est un moyen d'échapper au système de claustration dans lequel la femme arabe ou musulmane est placée depuis des siècles. Au fond, c'est la réponse d'une prisonnière qui veut abattre les murs de sa geôle ou tromper ses geôliers...»

Malek Chebel, *La féminisation du monde: Essai sur les Mille et une Nuits*, Editions Payot et Rivages, Paris 1996, p. 49.

Voir aussi: *Les ruses des femmes* de A.R. Al-Hawrani aux éditions Phébus, Paris 1994.

rachète sa vie au djinn et c'est à ce prix-là que Chahrazâde gagne la sienne: le savoir la sauve de la mort. C'est, en tout cas, la seule thérapie possible pour sauver un homme-roi de ses cauchemars sanguinaires.

Ici, le savoir ne tue pas à l'encontre de ce que pense le bon père qui enduit de poison les pages du livre II de la *Poétique* d'Aristote.*³⁶

* Allusion au livre d'Umberto Eco: *Le Nom de la rose*.

(36) le Thème du livre où est consigné un savoir important qui doit être jalousement gardé parce que cause d'égarement, est aussi évoqué dans un conte des *Mille et une Nuits*. Dans l'histoire de Hâbib Karîm ad-Dîn que commente Abdel Fattah Kilito dans *l'Œil et l'aiguille*, un nommé Daniel possédait un livre qui «renfermait tous les secrets de la nature, et dont il voudrait se servir pour trouver un remède contre la mort.» En lisant ce livre au bord d'un fleuve, il aperçut tout à coup l'ange Gabriel «qui frappa si violemment sur le livre qu'il le lança dans les eaux du fleuve...» où il fut noyé.

Kilito commente ainsi l'incident: «L'ange Gabriel qui d'ailleurs annonce la vie, la naissance, le Livre, apparaît ici comme un envoyé de la mort chargé de punir la démesure», la démesure étant d'outrepasser les limites imparties à l'homme et d'être l'égal de Dieu par la victoire sur la mort.

Abdel Fattah Kilito, *l'Œil et l'aiguille*, Essai sur les *Mille et une Nuits*, Ed. de la Découverte, Paris, 1992, p. 61.